

Le Bulletin Freudien n° 15

Mars 1990

**REFLEXIONS INTRODUCTIVES
A LA QUESTION DE LA TRANSMISSION**

Roland Geeraert

*"Mais sans doute, ne suffit-il pas
d'avoir port la relique d'une
personnalité éminente pour
être autorise s'en faire
la gardienne".*

J. Lacan

On aura retenu des conclusions de Jacques Lacan aux Journées de la Passe et de la Transmission, l'échec de la première et le fait que la psychanalyse est intransmissible.

En réalité, il ajoutait: « *C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé - puisqu'il faut bien qu'il soit forcé - de réinventer la psychanalyse* ».

S. Freud qui était également soucieux de l'avenir de sa pensée devait mettre sur pied une Internationale, l'I.P.A., qui s'en ferait la gardienne. On sait l'effet de momification qui s'en est suivi. Et si aujourd'hui, la psychanalyse freudienne nous a été transmise, il faut bien reconnaître, qu'on le veuille ou non, que ce fut grâce, ou à cause de, J. Lacan.

Ce qui nous est transmis et de la théorie freudienne et de la théorie lacanienne est sans doute déterminant pour l'avenir même de la psychanalyse et l'on saisit immédiatement comment

la transmission peut se faire soit la gardienne du temple, soit tentative de réinvention.

Quoi qu'il en soit, et malgré son caractère intransmissible, il semble bien que la psychanalyse continue d'exister et que la question de la transmission reste vive.

En fait, chaque analyste y est à tout instant de sa pratique confronté. Que ce soit de sa pratique « privée » comme de sa pratique « publique », pour autant qu'on puisse inscrire là une séparation.

C'est-à-dire que la question vaut tout autant dans la cure que dans les séminaires, enseignements, présentations de malades, etc.

Il est vrai qu'une distinction reste de ce qui peut se transmettre sur la psychanalyse et de ce qui se transmet d'une - c'est-à-dire partir ou au cours - psychanalyse. Cette distinction porte sur la nature du savoir dans l'une et l'autre situation.

Pourrait-on soutenir ici que le savoir que la théorie dispense aurait la prétention de valoir pour tous, alors que celui qui s'acquiert - car il est sûr que l'analysant « apprend » un certain nombre de « choses » dans sa cure, encore qu'il faille s'interroger sur la nature de cet « enseignement », alors même que l'analyste ne lui enseigne rien - dans la cure ne vaut que pour les sujets en présence, c'est-à-dire l'analysant et l'analyste. C'est dire que ce qui se transmet dans une cure, ne se transmet que si la transmission concerne et l'analysant et l'analyste.

Encore faut-il convenir qu'ils n'occupent pas là une position symétrique. C'est dire aussi que la transmission, telle que je l'envisage ici, est solidaire de l'inconscient et donc du transfert. C'est établir au cœur même de la question et pour la problématiser, une distinction, voire une coupure, entre savoir et vérité. C'est dans la nécessaire tension entre ces deux pôles et probablement dans leur irréductibilité, que se tient la spécificité de la transmission analytique.

Je partirai ici d'un fait clinique pour illustrer mon propos.

Un analysant me rapporte à une séance un rêve qu'un détail surprend, puisque là où il s'attendait à trouver ses chaussures, il ne trouve rien. Toutefois, la surprise est bien passagère et il « interprète » son rêve en disant: « C'est bien ça, il n'y a pas de choses sûres ». Cette « interprétation », me dit-il, lui a été fournie par sa compagne à qui il a raconté le rêve. Il se trouve que celle-ci est en analyse chez A. qui m'a envoyé l'analysant en question. Plus, A. a été lui-même en analyse chez X., de qui il est probable qu'il ait reçu la même « interprétation » (c'est en tout cas mon hypothèse), puisque aussi bien X. m'a donné cette même « interprétation »,

toujours, pour quelqu'un que je lui soumettais en contrôle, il y a une dizaine d'années et que je connais encore quelqu'une qui l'a également reçue.

Outre le vertige, voire la nausée ou la sidération qu'une telle anecdote (si c'en est une) provoque, elle permet peut-être de situer notre question.

Il y a là une interprétation - mais je tâcherai de dire en quoi ce n'en est plus une - qui justement, de valoir pour tous, a substitué un savoir à la place de la vérité qui aurait pu valoir singulièrement. Car il y a bien entendu un savoir qui sous-tend une telle interprétation, par exemple, une théorie de l'inconscient structuré comme un langage, ou encore une théorie du sujet comme effet du signifiant.

Il n'est pas question ici de revenir sur la pertinence de ces théories. Il serait par contre aisé de montrer comment l'utilisation qui en est faite ici en annule la porte même et la possibilité de ses effets.

D'abord, ce qu'une telle interprétation fait avant tout surgir, c'est un sens. Ce que l'analysant découvre ici, c'est un sens, un sens qui est en quelque sorte porté par un signifiant.

Or, précisément, ce que la théorie du signifiant nous enseigne, c'est exactement que la vérité pour un sujet ne tient pas à un signifiant, ni S1, ni S2, mais bien dans leur articulation, soit dans la chaîne S1 - S2, c'est-à-dire dans la chaîne signifiante.

Bien sûr, ponctuellement, l'interprétation opérera sur un signifiant, un phonème, une lettre, mais on évaluera sa pertinence dans la mesure où elle vient en quelque sorte s'inscrire dans une chaîne qui est signifiante pour le sujet.

S. Freud qui demandait ce qu'était une bonne interprétation, en mesurait la validité dans le matériel qui venait y répondre dans l'après-coup du côté de l'analysant.

On me rétorquera avec justesse qu'il y a des interprétations qui plongent l'analysant (j'ajouterai: et l'analyste) dans un silence de sidération et que ce n'en sont pas pour autant moins des interprétations. Mais cela mériterait d'autres développements.

Il est probable que l'interprétation qui m'a servi d'exemple en fut une pour un des sujets, mais peut-être pas pour plus d'un. Je formulerai l'hypothèse que c'est partir du moment où elle s'est avérée fautive qu'elle s'est mise à circuler d'analysant à analysant, dans ce qu'il convient d'appeler une pseudo-transmission ayant pour fin de s'en débarrasser. L'histoire sera donc finie lorsqu'un sujet dira non à cette effraction symbolique.

Dire que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est dire bien sûr que le sujet est déterminé par le signifiant, que les moyens et les visées de la cure sont tout entiers inscrits dans le langage, mais c'est avant tout dire que les lois qui régissent le fonctionnement de l'inconscient - soit celles des processus primaires: déplacement et condensation - sont isomorphes aux lois du langage - métonymie et métaphore.

J. Lacan a suffisamment démontré cette équivalence à partir des textes mêmes de S. Freud pour qu'il me soit permis de ne pas y revenir ici. Mais cette affirmation selon laquelle l'inconscient et le langage sont identiques quant à leur structure, si elle est exacte, entraîne des conséquences, éthiques certes, mais aussi quant au maniement du signifiant dans la cure, entre autres.

Conséquences qui soulèvent une série de questions qui ne sont pas simples. Dans l'interprétation d'un rêve par exemple, - mais il faudrait dire: dans toute interprétation - un signifiant (dans le contenu manifeste) renvoie par condensation et/ou déplacement une série limite d'autres signifiants (contenu latent). Je dis série limite parce qu'elle même finalement renvoie un désir infantile. Pour être exact, je devrais dire: à l'un des désirs infantiles, qui ne sont pas innombrables pour un sujet.

Inversement, ce sont les mécanismes de déplacement et de condensation qui écrivent le texte du rêve, et qui « conditionnent » les signifiants du contenu manifeste.

Si je rappelle tout cela, qui est connu de chacun, c'est parce que si l'on veut être conséquent avec ce processus de « fabrication » du rêve, il faut en conclure qu'à l'évidence, n'importe quel mot (ou image, dans le rêve) ne peut pas être considéré comme un signifiant.

Et par conséquence, s'il est permis un analyste de jouer avec les mots (qui le lui interdirait, sinon son Ethique peut-être) en revanche, il n'est pas sûr que ce faisant, il fasse une opération signifiante, c'est-à-dire, ce qui permet un mot d'être révélé dans sa dimension signifiante.

Jouer inconsidérément avec les mots est donc strictement l'inverse du travail analytique.

Si j'ai, dessein, employé le terme de révélation, c'est parce qu'il entre en dialectique, chez J. Lacan, avec un autre terme qui est celui de médiation. Il emploie ces termes dans un moment angulaire de son séminaire. Brièvement, je rappelle qu'il indique comment dans le processus de la cure, dans son progrès, défini ici au plus près du texte de S. Freud comme tant la recherche de

la vérité (dont la révélation serait la vise ultime de la cure), le discours de l'analysant bascule au moment du surgissement de cette vérité dans son versant de médiation, soit dans son intention première qui est toujours de reconnaissance.

A la remarque éventuelle que l'on pourrait me faire et selon laquelle J. Lacan n'a plus utilisé ces termes par la suite, ce qui est exact, je répondrai que ce n'est pas parce que S. Freud a écrit *Au-delà du Principe de Plaisir* que cela nous dispense de relire l'*Esquisse* ou les *Etudes sur l'Hystérie*. Or, ces dernières sont en contradiction totale avec le premier.

Je dis que ces termes de révélation et de médiation restent d'actualité parce qu'ils permettent de saisir non seulement deux versants toujours présents du langage, mais aussi leur articulation, dans la dynamique de la cure.

La médiation qui est donc, on l'aura reconnu, le moment de surgissement du transfert pris dans acception imaginaire, s'oppose donc à la révélation. Elle vient s'opposer la reconnaissance du désir inconscient (défini ici comme la vérité du sujet).

Elle sert donc le refus de savoir à ce qu'il en est de ce désir et c'est ce titre que le parallélisme peut être fait avec le transfert qui sert la résistance.

J'oserai peut-être la remarque suivante propos de la reconnaissance du désir inconscient : que c'est le seul « savoir » dont en fin de compte, il soit question dans une cure et que, précisément, ce savoir-là ne se transmet pas. De même, faudrait-il faire remarquer que ce savoir n'est accessible que par l'expérience, douloureuse puisque ça résiste, du transfert et que comme tel, il ne s'enseigne pas. Il n'y a donc pas de savoir du désir inconscient sans le préalable d'une analyse.

Insistons encore.

Le versant de médiation qui répond à cette intention première du message - le sujet parle avant tout pour se faire reconnaître - a donc une fonction éminemment leurrante. C'est le même leurre qu'emporte avec soi la recherche du sens au détriment de la vérité.

Interpréter en fournissant du sens au sujet le maintient donc dans la méconnaissance de sa vérité, soit de son désir. Réciproquement, l'analyste qui « applique sa théorie (la psychanalyse appliquée) dans la cure obtient un effet bien rassurant : celui de se faire reconnaître par son analysant ! C'est-à-dire tout, sauf de l'analyse. Davantage, et plus gravement, il fait valoir son savoir de la théorie comme étant la vérité de l'analysant !

Cette utilisation-là de la théorie dans la cure, c'est ce qu'on pourrait appeler la « terrorie » : où il ne reste plus à l'analysant, consentant ou pas, qu'à la boucler ou à obtempérer à toutes fins utiles : faire jouir son analyste.

J'opposerai donc l'axe *médiation - reconnaissance - sens* à celui de la *révélation - « trouvaille » - signifiant*, axe que je propose comme tant celui de la transmission.

Le mot « trouvaille » n'est probablement pas le plus adéquat : il indique cependant le caractère toujours inattendu de la vérité, « *elle est difficile trouver et quand on la rencontre, elle est toujours déconcertante* »¹. On voit immédiatement comment dès lors la vérité ne peut être cernée par un savoir qui la précéderait. Le concept d'après-coup (Nachträglich) prend ici tout son poids. La vérité constitue toujours une transgression par rapport au savoir établi. On pourrait dire que dans ce sens précis, le désir de l'analyste, celui qui s'exerce dans l'acte analytique, est désir de transgression.

Inversement, soumettre la vérité au savoir constitue une régression: au masochisme fondamental où le sujet s'offre comme objet à la Jouissance de l'Autre.

Sur la scène privée, cela prend la forme après tout banale du scénario bien connu où l'on tait sa subjectivité pour se faire l'objet apte à assumer la réalisation du fantasme de son partenaire. Quand ce fantasme revient à vouloir lever un savoir à la qualité d'un dogme universel, c'est-à-dire d'une « cause » commune, il ne reste plus qu'à aller porter la bonne nouvelle de par le Monde et de préférence le Nouveau, terre par élection des grandes conquêtes. On a vu ainsi les analystes se transformer en "gueuloirs" tout entier vibrant de la voix de leur Maître. Il n'est pas sûr que J. Lacan, en lançant à Caracas « *Je suis freudien, vous d'être lacaniens* », y soit pour rien.

Mais, basta !

L'interprétation fait donc valoir dans une relation que j'ai présenté dans ce cas comme essentiellement duelle (celle qui rassemble, ou confronte dans le moins mauvais des cas, les moi de l'analyste et de l'analysant) deux places restes jusque là muettes. La première, celle du Sujet, dans le surgissement d'un signifiant libéré du projet qui lui donnait sens. La seconde : celle de l'Autre, c'est-à-dire de la chaîne qui fait exister tel mot comme signifiant. Rien donc ici de l'aliénation à un savoir déjà constitué, mais plutôt émergence inattendue d'un sujet dans une

¹ Héraclite, cit par P. Auster, L'invention de la solitude, Actes Sud.

trame symbolique qui l'a déterminé. Si cette détermination peut être elle-même définie en terme d'aliénation, il s'agirait dans la cure, et donc dans le transfert, de tenter de ne pas la redoubler : principe éthique qui commande à l'analyste d'y veiller activement, car l'analysant, souvent, n'attend que ça.

Il s'agit donc de conduire la cure à l'opposé de la constitution d'un savoir qui à la fois entretiendrait la Jouissance de l'Autre et pourrait se faire objet, voire Phallus, pour parer à son manque.

Ce que l'analyste, en fin de compte, transmet : c'est le désir d'analyse ; c'est-à-dire de s'analyser. Cette transmission s'accomplit, modestement, dans la solitude de l'acte analytique.

Et le rapport l'Institution ?

On pourrait s'étonner, à l'observation du mouvement psychanalytique, de l'exacerbation des conflits qui ont toujours accompagné la vie institutionnelle des analystes. Des conflits, l'origine de la psychanalyse, autour de S. Freud, jusqu'aux événements récents, on ne compte (presque) plus: oppositions, anathèmes, reniements, ruptures, déchirures, désespoirs, suicides, etc. Je ferai cet égard deux remarques.

La première, je la prends de J. Lacan dans *Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956*, alors qu'il faisait remarquer, à la suite de S. Freud, l'identité existant entre la *Psychologie Collective et L'analyse du Moi*. Il résulte de ce texte que « ce qui fait lien entre les analystes quand ils se regroupent, c'est leur identification entre eux dont la fonction première est de communier sans communiquer ». Dont, conséquence : « *Dans une quête de savoir, un certain refus qui se mesure l'être au-delà de l'objet, sera le sentiment qui soudera le plus fortement la troupe. Ce sentiment est connaissance sous une forme pathétique; en lui on communit sans communiquer: il s'appelle la haine* »².

Faudrait-il conclure, alors et ce sera ma deuxième remarque, qu'à défaut d'avoir analysé justement cette haine, ce qui semble bien être le cas jusqu'à présent, les analystes seraient vous soit à s'entre-tuer (entre institutions, s'entend), soit à chanter d'une même voix (dans une même institution, bien sûr) ? Gageons que l'analyse touche à sa fin quand le sujet s'insère ou crée un groupe qui ne peut adresser la parole qu'à ceux qu'il compte au nombre de ses serfs. Que

² Lacan J., « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.

l'analyse n'a pas pour but de rendre le sujet autonome ou libre, mais de lui faire apercevoir sa dépendance l'égard du signifiant n'est évidemment pas fausse. Sauf quand elle sert d'argument pour justifier une dépendance l'égard du chef (du dogme) dans un glissement progressif de la servitude o le chef (le dogme) se prend pour le signifiant (la vérité)³.

³ Par. inspiré par J.P. Winter